

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 41 (1903)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Vivè noutra libertà !  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-199905>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

MME BELOSSE. — Tout cela passera, mon cher monsieur, et plus vite que vous ne croyez. Vous vous promenez déjà au marché, la convalescence est donc en bonne voie. Gageons que d'ici à huit jours vous allez reprendre vos grandes courses à pied. Où porterez-vous en premier lieu vos pas : sur les rives de la Venoge, à la tour de Gourze ou bien chez vos amis de Lavaux ?

M. PIORNET. — Non, je n'irai plus courir les champs ni le vignoble. Je sens bien que c'est le commencement de la fin... Heu !... heu !... heu !... Il me semble que tout mon organisme est empoisonné... Heu !... heu !

MME BELOSSE. — Ne toussez donc pas ainsi, vous vous irritez la gorge... Avec un peu de volonté, on peut fort bien se retenir de tousser... Mais puisque vous sortez de même, venez donc prendre le café chez nous et faire votre partie de piquet avec mon mari. Il sera enchanté de vous revoir. Vous n'ignorez pas qu'il se désole à l'idée que ses amis ne viennent pas assez souvent l'aider à faire de la place dans son bouteiller, et cependant, si je ne me trompe, vous avez déclaré parfait son Villeneuve 1890 ou 1895, je ne sais plus au juste l'année.

M. PIORNET. — 1890... il est unique, en effet ; les meilleurs crus ne me disent plus rien, et c'est cela surtout qui m'attriste ; car lorsqu'on ne trouve pas le vin bon, c'est... heu !... heu !... c'est décidément qu'on est bien bas.

MME BELOSSE. — Grand Dieu, que les hommes se frappent aisément ! Dites tout d'un temps que vous êtes mort, mon cher monsieur ! Mais c'est vous qui nous enterreriez tous ; vous êtes taillé pour vivre un siècle ; vous fêterez le deuxième centenaire du canton de Vaud, en l'an 2003.

M. PIORNET, *sèchement*. — Madame Belosse, je vous aime beaucoup ; mais vous me permettrez de trouver vos plaisanteries de mauvais goût. Je vous certifie... heu !... heu !... que je n'ai plus beaucoup de jours à passer en cette vallée de misère.

MME BELOSSE. — Ne me faites donc pas pleurer, vous savez que j'ai l'âme sensible... Tout de même, je sais bien des gens qui voudraient être aussi valides que vous.

M. PIORNET. — Valide ! moi ?... Ah ça ! madame Belosse, vous ne voyez donc pas que je ne suis plus... heu !... heu !... que je ne suis plus que l'ombre de moi-même... Je ne mange plus rien...

MME BELOSSE. — Rien du tout ?

M. PIORNET. — Moins que rien. Ainsi, tenez, voilà huit jours que je me contente, à mon déjeuner, d'un lait de poule au cognac ; que je ne prends, à midi et le soir, qu'un bouillon et du blanc de poulet, du poisson ou de la cervelle, et qu'entre ces maigres repas je n'ai pour me sustenter qu'un œuf ou deux et des biscuits arrosés d'un verre de Bordeaux... Ah ! ma chère madame Belosse, je suis bien malheureux... Heu !... heu !... heu !

MME BELOSSE. — J'en conviens, mon pauvre monsieur Piornet... Mais songez aux malades qui n'ont ni blanc de poulet, ni biscuit, ni lait de poule, ni Bordeaux !

M. PIORNET. — Ils mangent autre chose, tandis que moi... heu !... heu !... je ne puis pas manger autre chose, l'appétit me fait défaut. J'ai beau prendre régulièrement mon vin de quinquina...

MME BELOSSE. — Laissez là votre vin de quinquina et faites-vous servir à tous vos repas, comme entrée, du hareng mariné. Au bout de quatre jours de ce régime, vous aurez une faim de loup.... Mais je me sauve ; je n'ai pas encore fait le quart de mes emplettes... Au revoir, cher monsieur, ne pensez pas trop à votre grippe et elle vous oubliera à son tour.

M. PIORNET. — Adieu, madame, adieu et non



« au revoir »... Les gripes comme celle qui me tient tient toute espérance... Heu !... heu !...

MME BELOSSE, *s'éloignant*. — Ne toussez donc pas, gros enfant !

M. PIORNET, *à lui-même*. — Encore une de ces personnes dont l'impudente santé insulte aux maux d'autrui. Heu !... heu !... heu !... heu !... V. F.

### Cancans.

Quel est l'heureux mortel qui n'eut jamais maille à partir avec ces insinuations parties on ne sait d'où et lancées à tout venant ?

Riches et gueux, probes et improbes, gens bien et gens mal, tous ont souffert peu ou prou de quelque cancan ; tous ont maudit, ou seulement déploré ce triste besoin de badauds avides, à curiosité malsaine, qui s'occupent de tous et de tout au monde.

Mais, qui donc aussi n'a prêté la langue — oh ! sans penser à mal souvent — pour glisser dans l'oreille d'un « ami sûr » un fait, un mot insignifiant de monsieur. N'importe-qui, ajoutant un commentaire malin, quelque sous-entendu grossi d'un geste, d'un doigt levé, d'un hochement de tête, d'un pli aux lèvres ?

Entre deux tasses de thé, entre deux verres de vin, ou en faisant trois pas dans la rue, il semble si naturel de parler des autres ! C'est un besoin.

Au salon, dans la rue, que la conversation languisse, vite on la ranime par un : « On m'a dit... J'ai appris que monsieur... » Les regards s'animent, les sièges se rapprochent ou la promenade se rallent. Et, comme honteuse de cette coupable faiblesse, la voix se fait plus humble et chuchote à l'oreille... Les petits potins courrent, trottent, galopent et grossissent à l'envi.

On se quitte naturellement avec un : « Gardez-ça pour vous ! Personne n'en sait rien ! »

Mais les potins sont dans l'air. Bientôt toute la ville les connaît, les répète ; toute la ville commente, discute, explique et amplifie.

C'en est fait, monsieur N'importe-qui, vous êtes connu de tout le monde, sans connaître personne ; votre nom est quasi célèbre, quoi que vous ayez fait pour vivre ignoré ; et, partout, vous portez de face, de dos, de profil, de toutes les manières enfin, une enseigne, une épithète malsonnante ou railleuse, franchement méchante parfois, rarement élogieuse, jamais juste.

C'est un plaisir et le seul que savent s'accorder certaines gens qui passent leur temps à causer de leurs semblables ; c'est une distraction pour tout le monde de relever ces jugements nés d'un rien.

Mais bah ! « Si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde ! » S. G.

### Tu ne déroberas point !

Il y a demain, à Lausanne, une élection de pasteur. Plusieurs candidats se présentent. L'un d'eux, dont nous ne dirons pas le nom, afin de ne pas avoir l'air de lui faire de la réclame, a été le héros d'une scène qui mérite d'être contée ici.

C'était dans un petit village du nord du canton. Depuis quelque temps, M. le pasteur constatait avec tristesse que le trone des pauvres était vide, bien que, à l'issue du sermon, il eût régulièrement perçu le bruit des piécesses qu'y glissaient les fidèles. Il fallait donc qu'une main criminelle s'y introduisît à son tour. Qui était le voleur ? Divers indices dési-

gnaien le sacristain. M. le pasteur voulut en avoir le cœur net. Sachant que les malfaiteurs opèrent de préférence dans l'obscurité, il monta, un dimanche soir, sur sa chaire, s'assit et attendit. Quelques instants plus tard, une clef grinça, la porte de l'église s'entrouvrit puis se referma et l'ombre d'un homme alla droit au trone.

M. le pasteur avait reconnu le sacristain. Lorsqu'il l'entendit fouiller le trone au moyen d'une baguette engluée, il se leva doucement et d'une voix qui dut paraître au voleur celle du Père éternel au jugement dernier, il prononça ces simples mots : « Tu ne déroberas point ! »

De saisissement, le sacristain faillit tomber à la renverse. Un de ses voisins, qui le rencontra comme il s'enfuyait de l'église, déclara qu'il était pâle comme un mort.

Depuis ce soir-là, personne n'a plus tenté de voler les pauvres du village.

### Actualité.



F.

« La course à la mort » ou « la vie à la course ».

### Vivè noutra libertà !

Tandis que le vent est à l'évocation de tout ce qui touche à notre histoire vaudoise, de toutes les manifestations importantes de notre vie nationale, rappelons cette vieille chanson patoise, qui a trait aux événements de 1830.

Elle fut chantée pour la première fois, dans une réunion de société, le 31 décembre 1830.

L'an mille vous-en et trenta, } biss.  
Lo peuplo de sti canton

A signi 'na petechon

Por ouna Constituenta.

La vilhe Constituchon

Déplissai à la nacion.

L'étai vegna d'Allemagne,

De Russie, et que sa-t'on ?

De Prusse abbin d'au Piemont

Et paut-être de l'Espagne.

Veni ti, mé bons amis,

Car no vollien la tzandzi.

Lo Grand Conset dè Losena

Arai volliu résistâ ;

Car ne se pressavé pas

De no fère bouna mena.

Promettai pour lo bounan

Mé de buro que de pan.

Lè dzeins dè vela, dài veladzo

Se san d'abord rasseinblâ :

« Frarés, ye no fau allâ

Lau montra noutré vezadzo,

Et poui, se ne vollient pas,

Ne lè mettrenti ti aô pas. »

Lo dise-vouï de décembre,

A Losena sein venus,

L'étan ti bin résolus

De derè à ti stau membro :

« Vive onna Constituchon

Fabricaye à la maison ! »

L'étai per on biau dessando

Qu'on les a vu arrevâ :

Dai z'abro on a plianta

El poui on ve to lo mondo

Autor dè l'abro tzantâ :

« Vive noutra libertâ ! »

Noutré benin on z'u pouaire,

L'an to lo drai accordâ

Cein qu'on l'aô z'a démandâ,

Ein fasein quauquê manairâ.

N'aré la Constituchon,

Fêté per noutron canton.

D'estimabilo patriotes  
De soce sé san fatzi;  
Ye devan no deredzi,  
Au noz enségnî la note  
Sur qué no povit tsantâ :  
« Vive noutra libertâ ! »  
Ye légo à ma famille      *bis.*  
Que y'appello lo Canton      *bis.*  
Mé voui couplets dé tsanson,  
Por qu'en dize-vouz cent mille  
Tzi no on ouye tsantâ :      *bis.*  
« Vivé noutra libertâ ! »      *bis.*

### N'y a que lài bains po vouari.

(PATOIS D'AIGLE.)

Lo conseilli Daniel qu'êtai zu à la crepia, on  
nê, per la plie rudo écrinma dè mai dè décem-  
bre, s'airet sandzéoro.

Lé té d'otobra d'abo, la tisanna apri, la sè-  
gue, là cornetté, rein ne l'ai avai fê, et li qu'êtai  
gros, grasseré et rodzo dè mina, l'êtai venu  
asse sétschon qu'on étala.

Tot lo mondo le crérai fotu. E sé remet portant.  
Ai veneindzè d'apri è semotavé lou resin  
sein aoblia di pâl lou grapelhon ai venein-  
djeusé.

Enfin quiet, l'êtai mé fré qu'onna rousa et  
gai qu'on pinson.

— Oh ! qu'è vo vo porta bin, monsu lo con-  
seilli, l'ai dit on vatzéran que ne l'avâi vu pas  
di lo fori. Vo vo z'itè bin répicollâ.

— Ouai, ouai, va bin. Diu sâi bénî, bin, très  
bin !

— Et qu'aivô fê ? car-mè sovigno què vo z'a-  
vai pre tota lè z'herbès dè la Sein-Djan sein  
poâvè vo vouari.

— L'est l'effè dè bains de Lavey.

— Ah ! vos ai étâ aô bains, sti tzautein ?

— Crai-to que iesso zu lo tein ? Et lài fein,  
la messon et tot lo botachon, quouï l'ai z'arâi  
fê sein mé ? Na, na, le fâi envoi ma fenna !

### Les microbes des riches.

Un médecin français, le docteur Vincent, a  
découvert que ce sont les monnaies de billon  
et d'or qui ont le plus de microbes à leur sur-  
face et que ce sont les pièces d'argent qui en  
possèdent le moins. Tandis qu'une pièce en  
cuivre de dix centimes donne jusqu'à 11,000  
microbes, et une pièce d'or de 2 à 3,000, on  
n'en trouve pas à la surface d'une pièce d'ar-  
gent plus de 500 à 1,000 suivant ses dimen-  
sions.

On pourrait objecter que c'est là une simple  
question de manipulation et que si une pièce  
de dix centimes est plus riche en microbes  
qu'une pièce d'argent, c'est qu'elle passe en  
plus de mains et peut-être en des mains moins  
coutumières du savon. Mais si l'argument  
était valable, le Louis d'or, qui hante des portefeuilles  
plus rares et des bourses plus distin-  
guées, devrait fournir une moisson de mi-  
crobes moins abondante que la pièce de 1 ou  
2 francs. Or, c'est le contraire que montre  
l'analyse bactériologique.

M. Vincent a d'ailleurs établi que si les mi-  
crobes sont plus rares à la surface des pièces  
d'argent, c'est que réellement ils ne peuvent  
pas souffrir ce métal. Il a pris un certain nom-  
bre de pièces d'or et d'argent et, après les  
avoir stérilisées par le flambage, il a déposé  
à leur surface quelques gouttes de culture de  
microbes variés.

Les pièces ensemencées ont été laissées à  
la température ordinaire ou placées à l'étuve  
à 36 degrés. Tandis que sur un Louis d'or le  
bacille de la fièvre typhoïde peut vivre cinq  
jours, celui de la diphtérie six jours, le mi-  
crobe du pus neuf jours, ces divers microbes  
meurent en moins de dix-huit heures à la sur-  
face d'une pièce d'argent. A la température

de 36 degrés — qui est, pour votre gouverne,  
la température d'un porte-monnaie placé dans  
votre gousset — tous ces microbes sont tués  
par les pièces d'argent en moins de six heu-  
res.

On ne saurait pousser plus loin l'antipathie,  
et l'on voit que si les microbes fréquentent les  
pièces de cent sous, c'est bien contre leur gré.  
Ce contact leur est imposé par nos mains av-  
ides et malpropres, mais il leur est tellement  
odieux qu'ils en meurent presque aussitôt.

Conclusion : Ne pas dédaigner les piécelettes  
blanches, fussent-elles des papes ou des Hel-  
vétia assise.

### Extrait de naissance.

Enfin, nous voici au clair ! Quel soulage-  
ment ! Et comme le monde va être heureux,  
maintenant.

Quel jour est né le premier homme ? Jus-  
qu'à présent, cette question n'avait été débat-  
tue que par quelques théologiens du moyen-  
âge et de la Renaissance, qui ne parvinrent ja-  
mais à se mettre d'accord.

Un savant docteur a consacré quinze ans de  
sa vie à résoudre ce problème. Après avoir  
compulsé tous les textes bibliques et autres,  
après s'être lancé dans des calculs extrême-  
ment ardus, comme bien l'on pense, il est ar-  
rivé à la conclusion qu'Adam a été créé le  
23 octobre 4004 avant Jésus-Christ.

Et comme il n'est pas inutile de mettre les  
points sur les i, le docteur en question a trouvé  
que notre premier père était né à neuf heures  
du matin.

Le jour de naissance d'Ève n'a pas encore  
pu être suffisamment précisé... Mais voilà, ce  
n'est pas aussi important. En matière d'âge,  
la précision est ce qui importe le moins aux  
dames.

Les hommes ne sauraient faire moins mainte-  
nant que de déclarer jour férié le 23 octobre et  
d'instituer une fête commémorative, annuelle  
et universelle, en l'honneur de l'heureux évè-  
nement.

Quel caractère pourrait-on bien donner à  
cette nouvelle fête, pour qu'elle ne ressemble  
pas trop à toutes les autres ?

Une reconstitution de ces premiers âges de  
l'humanité ne serait sans doute pas très com-  
pliquée ?

Mais, n'empêtons pas sur les attributions  
du comité d'initiative.

### Remède infallible.

Ernest \*\*\*, pour ne pas dire son nom, a une  
femme très dépensiére et d'une humeur peu  
facile. Il n'est de jour qu'il ne s'en plainte  
à son beau-père.

Celui-ci, fatigué de ces éternelles doléances,  
fait, il y a quelques semaines, à son gendre :  
— Ecoutez, Ernest, dites une fois pour tou-  
tes à Clémentine que si elle ne change pas sa  
façon d'agir avec vous, elle sera déshéritée.

Dès lors, Ernest ne se plaint plus.

### Tout pour la bouche.

Prochainement s'ouvrira, place St-François  
— à ce qu'on dit — un restaurant automati-  
que, à l'instar de ceux des grandes villes. De  
semblables établissements existent déjà en  
Suisse, à Zurich et à Genève.

Pour récent qu'il soit, relativement, ce sys-  
tème n'est plus le « dernier cri ».

Voici ce qu'on écrit de Londres, à un jour-  
nal :

Depuis quelque temps les regards des passants,  
dans plusieurs quartiers de Londres, sont attirés  
par d'énormes affiches apposées généralement sur  
des maisons en construction. Ces affiches commen-

cent toujours par ces mots en grosses lettres :  
« D'ont eat till we open ». (Ne mangez pas jusqu'à  
ce que nous ouvrirons). Il s'agit de la création de  
restaurants américains, dits « Quick Lunch » (Re-  
pas rapide).

A l'intérieur on se trouvera entre deux barrières,  
à l'entrée desquelles seront placés de petits plâ-  
teaux en argent dont chaque client se munira.  
Plus loin, sur un comptoir, des portions aussi va-  
riées qu'appétissantes seront disposées ; on n'aura  
qu'à choisir en passant.

À bout de la barrière, une caissière remettra la  
note au client.

On pourra alors s'asseoir à de petites tables où  
l'on trouvera sel, poivre, vinaigre, huile, etc., et  
des serviettes. Le pain et le beurre seront à dis-  
crétion.

Les établissements seront ouverts de cinq heu-  
res du matin à une heure du matin.

Le jour de l'ouverture un magnifique chronomé-  
tre en or sera donné au premier client. Tous les  
mercredis, le propriétaire fera distribuer à chaque  
client un objet d'art.

Ainsi, au lieu que les consommateurs donnent des  
pourboires, ce seront eux qui en recevront.

### Boutades.

Deux artistes, courant en vain la chance de-  
puis longtemps, se rencontrent :

— Tiens, tu as l'air tout heureux aujourd'hui,  
Ernest ! T'as enfin vendu un de tes tableaux ?...

— Mon « Soir d'automne », à un Anglais,  
mon vieux !

— Il t'en a donné deux cents francs ?...

— Tu peux seulement ajouter un zéro !

— Comment !... trois cents francs !...

Un monsieur s'est présenté plusieurs fois  
déjà dans une maison de banque sans avoir  
jamais l'occasion de trouver le directeur.

— Repassez vendredi, lui dit le caissier, M.  
le directeur ne doit pas s'absenter ce jour-là.

Le vendredi, le visiteur est exact au rendez-  
vous : « M. le directeur est là ?... »

— Comment, répond le caissier, vous ne  
savez donc pas l'affreux malheur ?... M. le di-  
recteur a été écrasé hier par un automobile !...

— Sapristi !... Je n'ai pas de chance, décidément.

### Entre amies.

— Mais, en somme, Marie, quel âge as-tu ?

— Eh bien, là... vrai... je n'en sais rien...  
Attends... attends que je compte... Je me suis  
mariée à dix-huit ans, mon mari en avait trente.  
Il en a maintenant le double. Donc, j'ai trente-  
six ans !

### THÉÂTRE.

— Procérons par ordre. Demain, diman-  
che, en *Matinée*, à 2 h. et quart, **Mme Sans-Gêne** et **Au**  
**téléphone**.

Le soir, à 8 h., **Thérèse ou l'Orpheline de**  
**Genève**, drame en 3 actes, et **Mme Sans-Gêne**.

Lundi 9 et mercredi 11, *Soirées littéraires et musicales*

par la **Société de Zofingue**.

Le succès des représentations d'étudiants ne se discute plus. De l'orchestre au para-  
dis, toutes les places sont occupées. Et si les étudiants jouaient dix soirs de suite, les dix soirs ce serait la même chose.

Vendredi, 13 courant, **Tournée Baret avec Mme Jeannine Cheirel**. Cette tournée, conduite par Baret, va donner des représentations à Vienne, Berlin, Bucarest, Constantinople, Rome, etc. On sait que son répertoire est toujours choisi dans le genre *gai*, mais jamais grossier. Les artistes qui entourent Mme Cheirel et Baret sont M. Buzquet, le distingué comédien du Gymnase; Mmes Marie Prat, de Lagny, Murgier, etc.

Le programme se composera de **Le Vase japonais** (mâ-  
mour) dont Mme Cheirel a créé le principal rôle au Palais-Royal. **Le cœur a ses raisons**, l'exquise comédie qui  
vient de passer au répertoire de la Comédie française.

\* \* \*

**KURSAAL**. — Comment, vous n'avez pas lu le télé-  
gramme ! — Quel télégramme ? — **Noblett** est de nouveau  
à Lausanne. Les Nicois, qui l'attendaient avec impatience,  
nous le laissent encore quelques jours. Oh ! mais, quelques  
jours seulement. Avec ça, le Kursaal a aussi **Gérard** et  
son *Varian domestique*; puis, au programme, **Coco bel**  
**oril**, opérette.

**La rédaction**: J. MONNET et V. FAVRAT.

*Lausanne. — Imprimerie Guittoud-Howard.*